

LE
PÈRE PEINARD



REFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNAIFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An..... 6 fr.
Six Mois.... 3 »
Trois Mois . 1 50

BUREAUX

31, Rue Cadet. — PARIS

Ouverts de 9 heures du matin à midi
Adresser toutes les correspondances au nom
de l'ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS
EXTERIEUR

Un An..... 8 fr
Six Mois... 4 »
Trois Mois.. 2 »

QUI DIT DÉPUTÉ

DIT PROPRE A RIEN !

Eh oui, nom de dieu, ils ont radiné à l'Aquarium, les bouffe-galette à vingt cinq balles.

Qu'ont-ils foutu depuis que ces pochetées de votards les ont élus ? Rien, nom de dieu. — Du moins, rien pour le populo !

Oh, pour ce qui est des affaires

bourgeoises, du budget, des impôts, ils s'en sont occupés !

Mais, quoi que ça nous fout, ces blagues-là, à nous qui n'avons pas un radis ! Ils ne peuvent pas

(1) C'est avec ce numéro que les copains recevront l'affiche dont

nous dépouiller davantage; nous sommes sur la paille, mille bombes. — ou si nous n'y sommes pas aujourd'hui, ce sera demain notre tour.

Et cependant, quand une four-née a fini son temps, vite, on est assez poche-tées pour repiquer au truc, et recoller une autre riban-belle de chameaux, à la place des partants.

Ainsi actuellement, le populo de Montmartre se laisse crampon-ner par une bande de candidats, qui guignent le fauteuil à Joffrin. Y a des réunions! Eh foutre,

j'ai dit quatre mots la semaine dernière.

Comme je l'ai dit, ça serait chouette de pouvoir la placarder partout, mais les grosses légumes y ont mis bon ordre: ils savent que l'affiche, c'est les idées mises à la portée de tous, mêmes des pauvres bougres qui n'ont ni porte-braise, ni poches pour se fouiller, ils veulent qu'on foute sur chaque affiche un timbre de 6 centimes. Or, nom de dieu, n'étant pas très argenté j'en puis pas faire ce que je voudrais.

Si des bons fieux veulent s'en payer: c'est 8 francs le cent, vingt sous les dix, timbres et frais d'en-voi compris.

Ceux qui voudraient se passer la fantaisie de coller l'affiche qui est donnée en supplément, qu'ils achètent un timbre et l'oblitérent; pour six centimes ils en verront la farce.

La placarder sans timbre crée-rait plus d'emmerdements que ça ne vaut, vu que c'est le Père Pei-nard qui en supporterait la res-ponsabilité et non le copain qui l'aurait collée.

pas la peine de demander si on s'y chamaille; on s'y fout des pains, qui ne sortent pas de chez le boulanger, et des marrons de la même famille.

Ah, nom de dieu, si seulement les chefs, les ambitieux, éco-paient seuls! Ça serait tout plein bath; mais il y a des naïfs et des gou-beurs qui la dansent bougrement plus que leurs jean-foutres de candidats.

Faut pas gober qu'un jour ou l'autre on dégottera un député modèle, qui foutra des riches coup de collier, en faveur du populo.

Auraient-ils la meilleure vol-onté du monde, qu'ils ne sont pas longs à être réduits à rien. Que pourraient-ils foutre au mi-lieu de 500 vaches qui les en-tourent?

En cinq minutes ils oublient tout le passé. Bédam, c'est naturel: avant ils étaient simples soldats, les voilà gradés; comment diable voulez-vous qu'ils aient les mêmes idées. C'est pas possible, nom de dieu!

D'ailleurs, s'ils ne se foutent pas dans le mouvement, et s'ils ne de-viennent pas aussi jean fesses que les autres, ils ne ratent jamais de se faire petits comme des gou-jons; on dirait qu'ils ont le taf d'être avalés par les gros requins et les maquereaux qui les entourent.

Tenez, les camérliches, un ex-emple paumé sur le vif, pour ri-goler.

C'est encore mon sacré nom de dieu de gros pansu, qu'a fait le ministre sous la Commune, qu'en est la cause.

L'autre jour avec un camaro, nous étions bien en train de si-roter un verre de marc, tout en ruminant sur l'affiche au populo, quand mon sacré nom de dieu de gros type, nous fout dans les jambes deux députés.

L'un en activité, Souhet, qu'est député de la Loire; l'autre, un re-traité, Camélinat.

Dans les temps, j'aurais été bou-grement émotonné, songez donc, nom de dieu, se trouver face à face avec un représentant! Mais de-puis...

— Savez-vous, que fait Camé-linat, nous allons voir Séverine, des journalistes, pour faire du po-tin en faveur des mineurs de Fir-miny, dont personne ne s'occupe.

— J'ai empêché qu'on réquisi-tionne les mineurs, que dit Souhet; j'ai dit au préfet: « Si vous faites ça, faites aussi exécuter la loi contre les Compagnies... »

— Mais alors, que je dis, c'est donc des menteries ce qu'ont ra-conté les quotidiens, qu'on avait réquisitionné 45 mineurs, (y en a même un qui parlait de 120); j'ai coupé dans le pont, nom de dieu; c'est donc du battage?

— Oui c'est faux, mais il s'en est fallu de bien peu... Il faudrait qu'on remue l'opinion en faveur de ces pauvres mineurs, ils le mé-ritent: ils sont calmes...

— Trop calmes, nom de dieu, que je réplique. Voyez-vous, pour que le populo s'emballe en faveur de grévistes, faut que les gas aient du poil au ventre. Tenez, pourquoi donc la grève de Decazeville en 86 a-t-elle eu tant de retentissement? Parce que les bons bougres ont dégotté Watrin... Supprimez l'exé-

cuton de Watrin, et personne n'aurait bougé en faveur des De-cazevillois. Voyez-vous, y a qu'une chose de vrai: du nerf, toujours du nerf! Tant que les femmes ne foutent pas leur grain de sel, y a rien de fait...

— Oui, c'est vrai, les femmes des mineurs ont du sang dans les veines... Ah, nous allons faire nos courses.

— Bonne chance, que je fais aux deux types; mais vous n'arriverez pas à grand chose, tous les quoti-diens sont dans les pattes des grosses légumes...

Hein, mille tonnerres, voilà un type qui est député: il est le repré-sentant du peuple souverain! Ça veut tout dire.

Il a sous la patte une tribune ou il peut brailler à pleine gueule; pourquoi donc qu'il n'y monte pas pour prendre la défense des pau-vres bougres de mineurs?

Pourquoi! Et pardine, tout sim-plement parce qu'il sent que ça ferait autant d'effet que de pisser dans un violon.

Pour qu'on vous écoute, dans cette boîte infecte, faut être dans la manche de la haute pègre, sans quoi, ma cache bonno.

Alors, quoi! Le représentant du peuple souverain se fout en campagne et va pistonner des journaloux, pour éveiller l'opi-nion publique en faveur des mi-neurs de Firminy.

Y a pas besoin d'être envoyé à l' Aquarium pour ne faire que ça, nom de dieu!

M j'avais un conseil à donner aux 2.700 pauvres bougres qui

sont en guerre contre la Compagnie, à Firminy et à la Roche, ce serait de ne compter que sur leur poigne pour se donner un peu de bien-être.

En outre, si jamais on les cramponne pour se refoutre un bouffegalette sur le poil, d'envoyer les candidats à Dache, le perruquier des zouaves.

SALOPERIE MILITAIRE

C'est tout de même emmerdant que, sous cette garce de République, il ne soit pas permis de jeter un mot de vérité à la face des galonnés ou à tout autre de même espèce, sans qu'un tas d'avachis ne vous sautent dessus.

Samedi dernier, à Rouen, un pauvre trouble devait subir les outrages qu'il s'ont l'habitude de faire subir aux bons bougres qui, sans préjugés, se foutent de la discipline et des galonnés qui l'ont fabriquée.

Quoi qu'il avait donc fait, le gas ? Je sais pas, nom de dieu.

Toujours est-il qu'une bande de salops plus ou moins panachés assistaient à l'exécution. On amène le pauvre bougre, qui, le képi à la main, s'avance sous bonne escorte devant le plus grand des propres à rien.

On lui lit sa sentence, après quoi on le dépouille et toujours sous la même escorte, on le fait pivoter devant ses copains.

C'est une couillonnade que ça, la dégradation militaire, on devrait en rigoler; seulement il y a cette chose qui la rend dégueulasse, c'est que les grosses pouffasses de l'armée jouent avec la fiole du gas, com-

me un chat avec une souris. C'en est ignoble !

Aussi, suffit d'avoir un brin de cœur pour que ce tableau vous révolte. C'est ce qui est arrivé à un zigue à poil, Jonquais, qui, manquant de turbin depuis un bout de temps, fait le sale métier d'inspecteur des pavés.

Il se trouvait là. Ça le crispe, nom de dieu, de reluquer pareille saloperie, et d'un coup de colère le voilà qui se fout à crier : « Mets donc ton képi ! Crache à la gueule de ces cochons là... » Par deux fois il répète son exclamation.

Le trac s'empare des mufles. En voilà un qui se fout à gueuler aux truffards : « Emparez-vous de cet homme ».

Illico les troubadés, au lieu de foutre leurs flingots dans le ventre des charognes qui les abrutissent, se mettent en devoir d'arrêter le copain.

Nom de dieu, c'était pas fini; voilà qu'une bande d'avachis lui sautent dessus, disant qu'il insultait les chefs des défenseurs de la patrie, qu'il n'était pas digne d'être français, et un tas de couillonades du même tonneau.

Dire qu'il y a toujours des moules, pour se faire policiers par plaisir; c'est renversant nom de dieu.

Dans le cas présent, faut qu'ils en aient une couche aussi haute que la tour Eiffel, ceux qui ont empogné Jonquais. Voilà un gas, révolté par des rosseries que des galonnés, grâce à la terreur qu'ils imposent, font endurer à un pauvre bougre; si au moins vous n'avez pas le poil de faire comme lui, posez votre chien et faites les morts. Mais non, ils sont tellement pochettés, les sacrés trous du cul, qu'ils se figurent avoir fait quelque chose de chouette en foutant le grappin sur un zigue d'attaque.

Turellement ils ont eu du coton; le gas ne voulait rien savoir, et je le cogne sur l'un, et je le cogne sur l'autre. Ils ne l'ont pas moins maintenu et quand les troubadés sont arrivés, ils n'ont eu qu'à allonger la main.

On a conduit le copain devant les marchands d'injustice, qui sans désemparer, lui ont foutu illico deux mois de prison; primo, pour outrage aux officiers; deuxième, pour avoir une fois arrêté, jeté des Peinards et des Révoltes à ceux qui le suivaient; troisiémo, pour avoir crié vive la Révolution Sociale, vive l'Anarchie.

* * *

Tout de même, nom de dieu, c'est bougrement pitoyable, de voir des centaines de pauvres types, tous logés à la même enseigne que les frères et amis, se faire les larbins des grosses légumes, et foutre comme ils l'ont fait le grappin sur un zigue à poil.

Quoique ça, faut pas en conclure qu'ils seront à perpète bouchés à l'émeri. Ils sont aujourd'hui comme ça, parce que les choses sont arrangées de telle façon que, sauf des exceptions, ils peuvent pas être autrement.

Mais, que vienne un coup de tafalgar, que la bande de crapules, qui les tient courbés, soit foutue en déroute, et la merde leur tombera des yeux: ils marcheront pour la Sociale, comme un seul homme, nom de dieu!

EXPLOSIONS DE BOURGES

Patarouf, nom de dieu! A peine huit jours après l'explosion de la Pyrotechnie à Bourges, voilà qu'il s'en produit une seconde, dans le même baigne.

Un copain de là bas, m'envoie

une babillarde, d'où je tire les renseignements, que je colle ci-dessous; ça vaut bougrement mieux que de les piger dans les canards bourgeois.

Le deuxième coup est arrivé le 22 octobre, vers les 4 heures, dans la cour, en plein air, on ne sait pas au juste comment. Y en a qui disent que l'explosion provient d'un déchet de mélinite; d'autres disent que c'est une expérience.

Qu'importe, comment le coup s'est fait; toujours est-il qu'il a foutu des toitures en l'air, et qu'il y a eu deux blessés.

Illico le popolo est arrivé; alors les jean-foutres de le rassurer: « Tout va bien, ce n'est rien, y a rien... » les rengaines habituelles, quoi!

Tant qu'il n'y aura pas une projection jusqu'à la lune, ça sera toujours rien, mille tonnerres!

* * *

Pour le premier coup, du 10 octobre, le copain me dit que trois ratichons sont venus après la débacle, pour chercher les âmes des quatre pauvres bougres d'artilleurs qui ont été foutus en marmelade. Ne les ayant pas dégottées, pas plus qu'ils n'en trouveront d'autres, ils se sont esquivés les poches vides. Ils ont rodé partout, les cochons, tandis que l'entrée a été interdite au maire et au bouffe-galette Baudin.

Environ une quarantaine d'ouvriers ont été blessés par les tuiles et les débris.

A l'enterrement des quatre victimes tout y était représenté: civils, militaires, ratichons, moines, bourgeois et ouvriers; mais ces derniers n'ont pas eu de veine, par ordre des dirigeants, la porte du cimetièrre fut bouclée et la moitié des badauds s'y sont cassés le nez.

Trois discours ont été pissés par le colon, le général et le préfet.

Fallaient les entendre, les rossards, ils étaient tous d'enragés patriotes en paroles.

Surtout le préfet, qui s'est fendu d'une phrase pyramidale : « La place la plus dangereuse est la plus glorieuse... » Pour quoi donc, préfets, généraux, ministres, n'occupent-ils pas ces places glorieuses ?

Parce qu'ils sont glorieux et patriotes, rien que pour les pièces de cent sous, — quant au turbin, ils ne marchent pas.

AUTOUR D'UN MACHABÉE

Y a des jean-foutres qui prétendent que l'amour de la propriété adoucit les mœurs : je m'en suis pas encore aperçu, nom de dieu ! « Té mon bon, que tu blagues, c'est de chez nous que tu vas parler ? »

Faites pas attention, les camaros, c'est un niçois qui me fout un renfoncement ; on prend feu vivement dans le midi, et pécalre, il n'aime pas qu'on bêche son pays, — il est patriote le gas !

C'est en effet d'une histoire arrivée à Nice que je veux dire quatre mots : une chiée de types et de tyesses, s'étaient donné rendez-vous autour de la boîte à dominos d'une de leur parente, qui avait eu l'intelligence de casser sa pipe avant eux.

Turellement, ils avaient tous des gueules de circonstance ; quoique ça, leur museau s'allongeait en cul de poule ; brouf ! l'avarice ne les rendait pas beaux !

Tout aurait bien marché sans la cochonne de question d'héritage qui leur tarabustait la cafetière. Voilà-t-y-pas, que deux des parents se prennent de bec ; deux héritiers qui se chamaillent c'est bougrement terrible : on sait quand ça

commence, jamais quand ça finit !

De même que le vent amène la pluie, aussi, les coups de gueule amènent les torgnoles. C'est ce qui est arrivé, sacré pétard ! En deux temps et trois mouvements, la mêlée est devenue générale ; les héritiers, divisés en deux camps, cognaient comme des sours, les flickards ont rapliqué dare dare, pour foutre le hola, et séparer cette bande d'enragés.

Et dire, nom de dieu, que j'ai rabaché des centaines de fois, que les sergots, ça ne servait à rien !

Parions une chose : prenez tous les héritiers qui se sont chamaillés si vertement, et poussez un coup de gueule contre la famille.

Ah, mes amis, si vous avez jamais été agonisés de sottises, eh bien, vous le serez : ah dam, quand on aime la famille c'est pas comme quand qu'on l'aime pas !

HISTOIRES DE CASERNE

— Eh, le réserviste à la manque, si on continuait notre flanche de la semaine dernière ; que foutiez-vous d'habitude ?

— Ce qu'on fout, ah mon pauvre vieux, pas grand chose ! On balaie les feuilles sèches dans les jardins, on lave les goguenots et on monte des gardes.

En fait d'exercices, on fait la manœuvre du brancard et des cacoulets.

Pour le brancard, c'est simple comme bonjour : y en a un qui fait le mort, toujours le plus courageux, les autres l'emportent.

Le caporal bafouille la théorie, — turellement personne ne comprend. Pour bien s'introduffibiliser la manœuvre, on va à la cuisine licher un litre.

Le plus tordant, c'est la manœuvre

de l'embarquement des blessés. On va à Bercy ; tous les infirmiers des hospices militaires rapliquent, c'est une journée de rigolade, nom de dieu. On emporte des brancards, des grandes barres, un tas de trucs, que les types balladent sans savoir si c'est du lard ou du poisson.

Y a qu'un malheur, c'est qu'en route des troquets vous accrochent : on pose le fourbi à la porte, et en chœur, adjudant en tête, on prend la verte.

Si loin que ça soit, on finit par arriver à Bercy. Là, pendant que les adjudants des divers hôpitaux se serrent la cuillère, taillent une bavette, les infirmiers se débînent chez le bistrot.

Faut tout de même avoir l'air de faire quèque chose ; après le rassemblement, on commande le montage des brancards. Ça ne va pas tout seul, nom de dieu ! Les hommes ne savent pas ; pour lors, caporaux, sergents, l'adjudant aussi, chacun y fout la patte.

Enfin ça y est, on respire ! Pas vrai, le brancard est de guingois, faut recommencer ; avec des précautions on finit par réussir.

Quelques types grimpent dans les wagons, pour faire des trous et poser les barres : les plus fliemards font les morts, d'autres se font brancardiers : en tout y en a bien une dizaine d'occupés.

Quand aux autres, c'est-à-dire environ 200, ils se les roulent sur le quai ; leur consigne est de reluquer ce qui se passe dans le wagon, — dam, faudrait avoir de sacrés yeux, pour y voir goutte !

Comme complément de théorie, les adjudants s'esbignent au café. Les infirmiers, caporal en tête, s'enquillent chez le bistrot : pas de bonne théorie sans arrosage, nom de dieu !

— Ça doit être bath, au bout de vingt-huit jours d'exercices de ce

calibre, vous devez en savoir bougrement long.

— Ah, oui, on en sait long, pige moi ! Je ne suis pas plus mouche que les autres.

Tiens, quand on est de garde dans les salles, on a tellement de théorie dans le ventre, qu'il faut que ce soient les malades qui vous expliquent la binaise.

« Infirmier, la chaise ! » que geint un malade. « La chaise, la chaise ! c'est facile à dire... mais oussqu'elle est ?... » Un autre malade vous indique.

On retourne ensuite s'asseoir ; si les pauvres bongres vous emmerdent par trop, on se fout à pioncer ; c'est pas rigoloboché, de passer sa nuit à se rouler les pouces. Arrive une ronde de bonnes sœurs ou de sous-offs. Vous roupillez, on vous secoue.

— Quoi donc ! Vous gênez pas !... Et la lampe ?... Allons, remuez-vous...

La lampe ? Què qu'on veut bien vous dire ? On finit par vous donner deux mots d'expliques : vous devez prendre la lampe et éclairer la ronde ; en même temps, donner un tas de renseignements sur des choses où vous n'entendez goutte.

Tu penses bien, nom de dieu, qu'on ne vous rate pas. On vous a paumé en défaut, faut que vous goutez à la salle de police. Primo, pour avoir roupillé ; deuxième, pour avoir pas éclairé la ronde.

Le pauvre gas fait une gueule longue d'une aune : on le fout à la boîte, — il n'a pourtant rien fait de mal, il ne savait pas !

Ça se manigance de telle sorte, qu'on est bougrement veinard, si on ne passe pas son temps, ou de garde, ou consigné, ou au clou !

Si on a la veine de sortir, faut subir l'inquisition du pipetet ; c'est un

sergent qu'on a dressé en boulevard, et qui s'y entend, à emmerder les copains !

Avant chaque sortie, on se fout tous en rangs et l'animal vous retourne pour voir si vous n'emportez pas de linge d'hôpital ; un jour, il veut voir la chemise, un autre jour c'est les chaussettes qu'il flaire.

— Et renifle-t-il aussi les chaussettes russes ? c'est épatant qu'il n'ait pas encore été asphyxié.
Caviendra, mille tonnerres ! Tiens à Lyon, on a fait boire un sacré bouillon au pipelet d'un hospice, on l'a foutu dans le Rhône : que veux-tu, les charognes restent toujours à la surface, de sorte qu'on a pu lui sauver la mise.
Quel sale muflle que le pipelet ! Il n'est content que quand il chauffe un type en défaut.

— Et dire, nom de dieu, que si on ne lui avait pas foutu cette place, ce salop fut probablement resté un bon fieu ! En tout, c'est l'institution qui fait les hommes : c'est la caserne qui fait les rosses. D'un homme on ait un chef, on lui apprend à mordre ; hédam, faut pas la trouver mauvaise !

— Eh oui, c'est ce que je disais à un caporal : ton service à toi, c'est d'emmerder les autres.

« Que veux-tu, qu'il me répond, si je ne le faisais pas, je serais puni par mes supérieurs. »

— Et il avait raison, foutre ! Le type ne te punit que parce qu'il a le trac d'être puni lui-même ; ce qui prouve, sacré pétard, que les hommes sont moins salops que les institutions.

Ce qui est drôle, c'est quand on parle à un gradé : il discute un moment, mais si ça dure, il vous coupe la chique, — c'est les galons qui vous répondent.

Un jour entre autres, je jacassais avec un sergent. On parlait de l'au-

torité : « Il en faut bien de l'autorité ! Comment ça marcherait-ici ? Personne n'obéirait... » Il n'oubliait qu'une chose, le couillon ! C'est que s'il n'y avait pas d'autorité, on n'aurait pas besoin de venir faire les jacques.

Nous attaquons la Question Sociale ; il était pour les patrons, tout le fourbi, quoi !

Comme il voulait avoir le dernier mot, vu que des gas étaient aux écoutes, il a voulu me faire taire avec ses galons. Tu penses si j'ai profité du coup ; j'ai fait toucher du doigt à tous les copains, que y a pas même de discuter avec un supérieur, quand il sait plus quoi répondre, il vous bouche la gueule d'autor.

— Non, non, l'aminche ! On ne discute pas avec les supérieurs, on leur casse la trogne !

LA MISÈRE PROTÈGEANT LE BOURGEOIS

La misère. — Qu'as-tu donc à trembler ?... Hum, hum !... Ça ne sent pas la rose ; on croirait que t'as fait dans tes culottes.

Le bourgeois. — Y a de quoi ! N'entends-tu pas mes ouvriers ? Ils deviennent terriblement grincheux.

La misère. — Bast, ne suis-je pas là pour un coup. Y a assez de temps que je te protège, pour que tu aies un peu de confiance ; je suis vieille, mais je n'ai pas envie de crever... Tes ouvriers ont beau faire les malins, je suis là ! Ah, je m'y entends à leur manger le ventre ; et les gosses, ce que j'aime à mordre dans leur petite chair, leur sucer le sang !...

Le bourgeois. — Oui, oui, ce que tu dis est vrai ! Pourtant j'ai un trac du diable ; ils parlent de grève générale.

La misère. — Peuh, des grèves générales a la flan ! Comme les Belges



LA MISÈRE PROTÈGEANT LE BOURGEOIS

COUPS DE TRANCHET

par exemple, qui veulent se foutre en grève générale le 1^{er} novembre, pour décrocher le suffrage universel... Ou bien dans d'autres pays c'est la journée de huit heures qu'on demande par la grève : rassure-toi c'est pas sérieux.

Le bourgeois. — Pourtant s'ils quittaient le travail ?

La misère. — Tu ne comprends rien de rien ; y a deux et trois ans la grève générale était un danger : ceux qui l'ont foutu en avant voulaient, sous ce prétexte chambarder laient, sous ce prétexte chambarder laient. Heureusement, j'étais là ! j'ai fait brouiller les cartes par mes bons amis les politiciens sociaux, de sorte qu'aujourd'hui la grève générale n'est qu'une blague.

Le bourgeois. — Mais ceux qui ont mis la chose en train, que sont-ils devenus, ils vivent toujours ?

La misère. — Hélas oui ! Et le jour où on les écouterait nous passerions un sale quart-d'heure. Ils ont une vilaine façon d'entendre la grève générale... Etil se pourrait bien que les ouvriers, sortis pour réclamer huit heures, ou le suffrage universel, se foutent en colère et fassent comme disent ceux-là au lieu d'attendre que les caillès leur tombent rôties du ciel, ils iraient dans tous les châteaux et se gobergeraient ; c'est pas tout, ils vêtrepèraient comme une merde ; tes usines tes mines, ils les garderaient pour eux, et s'ils craignaient de ne pouvoir les conserver, ils les foutraient en l'air... Mais encore une fois, rassure-toi, les politiciens sociaux sont-là pour nous sauver la mise...

Le bourgeois. — Rassure-toi. C'est vite dit ! Mais foutre, le soleil qui se lève là-bas, ne me dit rien de bon ; il me chauffe rudement la bouillotte, j'ai peur de rôtir à ce sacré soleil !

Tous sociaux ! — Après Guillaume le Teigneux qui a réussi avec son battage à foutre dans sa manche les chefs sociaux, en voici d'un autre nom de dieu ! C'est Alexandre, le fouetteur de femmes, empereur des trois ou quatre Russies qui la fait à la pose à son tour.

Les journalistes qui lui lèchent le cul font un potin du cinq cent diables, avec des lois sur le turbin qu'il va pondre.

On la connaît celle-là, foutre ! Encore un bandit qui met des gants pour estrangouiller les pauvres bougres.

Chouette ! — En Belgique, près de Gand, une quinzaine de gendarmes voulaient en pleine rue foutre le grappin sur un déserteur.

Le populo s'en est mêlé ; 1,500 bons bougres se sont trouvés réunis en un clin d'œil, et ça a chauffé.

Les sales pandores on eu la veine de pouvoir s'esbigner ; pour ça ils ont carrément tiré sur la foule.

Voilà une intervention qu'est chouette, nom de dieu ! chaque coup qu'on voit un sergot ou un gendarme foutre le grappin sur un pauvre type, on devrait faire ainsi et casser la gueule au roussin.

EN PROVINCE

Reims. — Des fois, on en entend de bonnes, chez les bistrots. Pigez plutôt celle qu'ont attrapée au vol deux camaros de Reims, qui dare dare l'ont collée sur le papier, pour en faire profiter les aminches.

Ils étaient attablés, face à une chopote, à côté de deux ouvriers qui jacquetaient d'un baigne d'apprêts,

— Penses-tu que le premier cochon (c'est du premier patron qu'il parlait) vient de pondre un règlement épétant ? Tu vas juger : Article premier et unique, « il est expressément défendu, sous peine de renvoi immédiat, d'entrer aucun bout de papier dans l'usine. »

— Eh bien mais, et pour chier, comment que l'on fera ?

— Eh bien, quand on voudra écrire au pape, on n'affranchira plus sa lettre, et voilà tout.

— A moins que le cochon se tienne en permanence aux chiottes pour torcher ses ouvriers avec sa langue... Mais faut pas y compter...

Nom de dieu, en voilà un sacré singe, la vue du papier le fout en rage. Il n'a pas fini, alors, car plus ça ira, plus il aura occasion de grincer des dents.

Probable que le papier qu'il voudrait empêcher d'entrer dans son baigne, c'est le papier ouisque sont imprimés des coups de gueule contre les exploitteurs de sa trempe, — en attendant qu'on remplace les coups de gueule par les coups de trique.

Grenoble. — Les jean-foutres de là-bas en bavent de voir la tournure que ça prend dans leur patelin.

Est-ce qu'ils s'étaient pas figuré que chez eux y avait pas de question sociale, pauvres couillons ! Ils en rabattent maintenant, nom de dieu.

L'autre samedi les copains se sont encore fendus d'une réunion ; cinq cents bons bougres étaient présents.

Jahn, Murmain, Mollet, y ont été chacun d'un coup de gueule, et c'est un beurre, ce qu'ils ont été applaudis !

Chouette, mille tonnerres, partout ça se fout en train !

Le Havre. — Petite foire électo-

ralé, au Havre, dimanche dernier. Les anarchos sont fendus, pour la circonstance, d'une chouette affiche, pour engager les bons bougres à ne pas voter.

Ça a très bien marché ; sur 21 mille inscrits, y a eu tout de suite 40 mille votards, pas même la moitié ! Si les grosses légumes n'avaient pas un sacré intérêt à ce qu'il y ait des tas de votards, sûr qu'il y en aurait encore moins.

Mais dam, comme ça les touche de près, ils influencent un tas de bons bougres, les pistonnent à tire-larigot, par les cinquante mille trucs dont ils disposent ; de sorte que les types y vont de leur torche-cul électoral, — plus pour qu'on leur foute la paix que par conviction.

Cette élection a eu lieu à la suite de la démission de cinq conseillers municipaux qui ont fait je ne sais quels tripotages... La galette de la ville était si bien gérée qu'un budgetivore mort depuis dix ans continuait à toucher sa rente viagère.

C'est pas trop mal, hein, les aminches ? Et dire que le populo, bonasse comme une trifouillée de moutons, se laisse gruger à ce point !

Bordeaux. — Le groupe de cette ville se remue bougrement, nom de dieu.

Il y a quelques jours, le compagnon Lapeyre est allé faire une conférence publique et contradictoire dans un patelin de Lot-et-Garonne, à Casteljaloux.

L'ordre du jour était : « La Société au lendemain de la Révolution ».

Le camaro bordelais a du bagout et se garde bien de parler pour ne rien dire. Il a de la logique et une argumentation épétante ; aussi c'est un beurre, ce qu'il a été écouté par les 400 bons bougres qui étaient dans la salle.

Après avoir chouetterment mis en

relief l'absurdité de l'argent, montre que tous les crimes viennent de ce qu'il y a de l'autorité, et que les canailleries des privilégiés, vivant de la mort des prolés sont inévitables, tant qu'il y aura des privilégiés; le copain Lapeyre est arrivé au fonctionnement d'une société galbeuse ou y aurait plus ni singes, ni gouvernants, et ou n'ayant pas intérêt à faire des mistouffles à son voisin, — on se garderait, turellement, de lui en faire.

Cette partie de la conférence a été rupinskoff, car l'aminche a le chic pour mettre à la portée des pauvres bougres les moins instruits, les machines les plus embrouillées et les plus philosophiques.

— Samedi, 25 octobre, à la Bastide-Bordeaux dans une réunion organisée par les collectos, dont le canard « la Question Sociale » est ennuyeux comme la pluie, le compagnon Lapeyre a jaspiné, après le collecto Lavigne, sur le Groupement, qui était la question à l'ordre du jour.

« Eh les types, qu'il leur a dit, faites pas tant de vos magnés dans vos petits groupes fermés, qui sont des chapelles, ou qu'on fait guère que de l'adoration mutuelle. Voyez-vous, on se racornit à ce fourbi-là; il est pas nécessaire de casser des encensoirs sur le nez des futurs candidats.

« Allons, si vous voulez être des socialos pour de bon, n'ayant qu'une idée en tête, l'émancipation des travailleurs, adressez-vous à eux. Foutez au rancard la Politique qu'est un sale instrument. (Des fois même, vous ne vous gênez pas pour l'éreinter la politique); lâchez-la donc pour tout à fait. Et si le cœur vous en dit, venez discuter contradictoirement avec les anarchos, dans des réunions publiques

organisées à frais communs. Ça vous botte-t-il? »

Angers. — Une petite grève, survenue dans un atelier de ripatons, a provoqué une réunion de la corporation : un zigue à poil, Mercier, a profité de l'occase pour faire une charge à fond contre la Politique, et préconisé le groupement sur le terrain simplement économique.

Ça prendra tournure, mille pétards; partis sur ce terrain, les gas iront loin. D'autant plus que la réunion se composait principalement de jeunes bougres.

Sans démarrer, on décide de se constituer en chambre syndicale et de susciter partout les cas de révolte, et de prendre à sa charge les familles que la mufterie patronale aura foutues dans le pétrin, jusqu'à ce que le copain ait dégotté un autre cochon à engraisser.

Ces copains voulaient faire venir des règlements des autres chambres syndicales, ils n'ont pas encore compris qu'on peut se passer de ça, et qu'au lieu d'aider à la marche en avant, ça ne fait que foutre des bâtons dans les roues.

Quoique ça, ils vont accoucher d'un flanche pas trop mouche; car, au lieu de copier des vieux statuts, ils vont simplement foutre sur le papier ce qui leur semblera le plus juste.

BABILLARDE

Angoulême, le 23 octobre 90.

Mon vieux Peinard,

Encore une caisse à galette, ou mieux une pompe à soutirer leurs derniers radis aux pauvres bougres.

Depuis plus de quinze jours, il n'est question dans notre patelin que de fêtes de charité.

Bondieu! Pour une charge, en

voilà une qui n'est rien rigouillarde. Pige un peu, ce que peuvent être ces prétendues fêtes de charité!

Tonnerre de brest! Le populo a donc de la merde aux yeux, pour ne pas voir plus clair dans le jeu de tous ces cléricochons et autres jean-foutres! (car ce sont, bien entendu, toutes les autorités contempées de l'endroit qui dirigent la machine).

Pauvres couillons, sous prétexte de faire une quête au profit de telles ou telles victimes, on vous pisse du poivre dans les yeux, afin de vous faire casquer. Et vous vous fendez! Et la braise que tous ces cochons vous extirpent passe vivement dans leurs profondes. Si la répartition annoncée se faisait encore potablement! Mais, foutre non! Les salops commencent toujours par se servir, et ils sont si nombreux, que les victimes qu'on a foutues en avant pour la circonstance, se tapent salement!

« Fêtes de Charité! » Mais, nom de dieu, c'est le pauvre bougre qui fonce toujours, dans ces gnoleries.

Les grosses légumes et les richards ne pisseront jamais un radis, eux, les cochons! Très forts, les mufles, pour prendre... des initiatives, et surtout la galette des camaros. Mais toujours bastha, quand il faut casquer!

Ah, les salops, vous briguez l'honneur et ne dansez jamais. Viendra un temps, nom de dieu, ou vous chierez l'argent! Viendra un temps, foutre, où l'on sortira les jaunets de vos piaules.

Vous n'en mènerez pas large; écrabouillés vous serez, cochons, par ceux qui vous font l'aumône.

Allons, la Sociale, prépare tes feux pour tous ces salopiauds.

Un gniaff.

Post-écrito. — Autre chose, Père Peinard, pendant que notre

trou du cul de général de division léchait les fesses à notre sacrée adouille d'évêque, un salop de colonel faisait traverser, aux manouvres, une rivière aux troubadés en sueur! Histoire de les aguerrir et de les apprendre à nager!! S'il y en a qui en crèvent que ça fout... La chose eut bien mieux été à toute cette kyrielle d'individus qui nous font si salement écoper... Ah, les cochons, ils en méritent un bain, ceux-là!

Seulement un bain chouette : les foutre à la chaudière, quoi!

Nancy.

Mon vieux Peinard,

Plusieurs turbineurs d'ici qui sont des gnafs comme toi-z-et-moi, me chargent de te jaspiner qu'ils trouvent rien bath ton flanche de réflex hebdomadaires.

Il faut te dire que les pauvres bougres battent en ce moment une sacrée dêche. Ils sont huit à dix mille purotins, tant hommes que femmes. — sans oublier les mômes. Et tout ce monde trime dans des bagnes, qu'y faudrait que tu voies cela! pour engraisser une trentaine de singes.

Il y a une paire d'années, on renaudait encore pas trop; on pouvait encore s'envoyer par ci par là, un canon de picton; mais à présent bernique! Les turbineurs en sont réduits au biscuit de mer et aux haricots.

Aussi faut voir les loupisots de 12 à 14 ans, à la sortie des boîtes; c'est pas plus haut qu'une boîte de gendarme, et ça a des couleurs comme un fromage blanc.

Quand le turbin donne ici, un zigue à poil, peut aller jusqu'à 50 ronds par jour; tu vois d'ici, en ce moment, que l'on chôme sur toute la ligne, comme on la relève.

(6) LES
AVENTURES du PÈRE PEINARD
EN 1900

CHAPITRE III (suite)

L'aspect d'Alger.

— Et où les types qui s'occupent du service vont-ils chercher de nouvelles marchandises, lorsque l'assortiment tire à sa fin ?

— Oh, c'est pas bien malin : y a des entrepôts ou sont encavés des quantités de futailles : entrepôts de ceci ou de cela. Un coup de téléphone et le tour est joué, ça raplique dare-dare !
Comme nous bavassions, voilà Tartouillard qui nous coupe la chique ; il avait sorti son porte-braise, et une pièce à la main, il cognait sur la table comme un enragé.

— Voulez-vous redoubler ? que lui fait Vialord.

— Ah non, j'ai plus soif ! C'est l'employé que je veux, pour payer et partir.

— Encore ! Mais sacrée bourrique, combien faudra-t-il vous répéter de fois qu'il n'y a plus de monnaie?... Si c'est à boire que vous voulez, y a pas de sergots pour vous museler, vous pouvez vous gonfler comme une éponge, personne n'y trouvera à redire.

— Non, non, on n'a pas soif ! qu'on fait tous en chœur.

— C'est dit ? Donc carapatons-nous.

Nous voilà à nouveau repartis pour le magasin de frusques. En route, Lasticot agrippe Vialord :

— Dites-moi, si tout ce qui se liche est foutu à gogo à la disposition du premier soiffeur venu, quand vient le soir, les caboulots doivent être pavés d'ivrognes.

— Tu te trompes, fiston ; je vais te le prouver par un exemple ; t'as jamais été garçon pâtisseries ?

— Ah oui, je connais la binaise, en France, on faisait ça : quand le loustic entrait en place on le laissait bouffer des choux à la crème, des babas, des éclairs, jusqu'à en crever. Oh, ça ne durait guère, au bout de huit jours, il en avait sôupé.

— Quand on a une chose à sa disposi-

Il faut dire que c'est bien un peu de la faute des camaros ; jusqu'à aujourd'hui ils se sont laissés monter le coup par un tas de politiciens, qui leur promettaient de changer leur pain sec en girondes tartines. Et les bons bougres y allaient de leur petit bulletin de vote ! Et le lendemain, ils se recollaient sur le tabouret, confiants comme des gourdillots qu'ils étaient.

Mais quelques-uns commencent à ouvrir les quinquets, et a en avoir assez des raseurs qui leur faisaient du boniment, pour mieux estamper leur galette. — et c'est ceux-là, ma vieille coterie, qu'en pincent dur pour ton flanche.

Donc si tu trouvais le moyen d'y glisser ma babillarde, je la leur-z-y montrerai, — et eux autres la passerai à leurs copains juqu'à la gauche.

En attendant, je te serre la pince tout à toi et à la sociale.

Un bouiff à la roue.

Ca y est, mon vieux frangin, la voilà collée nature, ta babillarde.

Tu sais quand t'auras des tuyaux, te gêne pas, accouche d'un flanche et envoie-le dare dare. Faut pas te gêner, si t'as des envies de battre la semelle sur les fesses à quelques pignoufs de singes de ton patelin.

Et dis-moi, quel turbin foutez-vous ? Est-ce que la machine vous a coupé la chique dans votre trou ?

En voilà une bath machine, que la coseuse, et qui ferait du bon turbin, si au lieu de marcher au bénéfice des patrons, elle marchait au compte des ouvriers : au lieu de nous faire concurrence et de nous tirer le pain de la bouche, elle nous donnerait un riche coup de main. Pas vrai, l'ami ?

— Ça, je m'en bats l'œil ! que réplique le commis, qui avait fini par comprendre qu'il avait affaire à une sacrée pochette.

Tout en bouleversant les vêtements, Tartouillard s'approche de Vialord :

— Dites donc, est-ce ici comme partout, y a pas besoin de financer ?

— Mais oui, mon cher, c'est comme partout !

— Peut-on prendre ce qu'on veut, si on a besoin de plusieurs vêtements ?

— Prenez-en six, si ça vous dit... Seulement, c'est pas le besoin qui vous fait agir, c'est l'envie ; c'est parce que vous venez de votre sacré patelin de réacs.

— Six, c'est de trop ; mais y en a deux qui me plaisent, et j'hésite... y en a même un troisième qui a son petit cachet...

Vialord me cligne de l'œil ; je compris le coup ; « on va te faire une blague, mon pauvre Tartouillard » que ça signifiait.

— Emportez-les tous trois, nom de dieu ! Seulement, y a un ennui, on ne livre pas à domicile, ici ; faudra foutre le paquet sous votre bras.

— Peuh, c'est la moindre des choses ! que fait Tartouillard joyeux.

Ah, bondieu, il tripotait les frusques avec amour, l'animal : le marchand de molletons réparait tout entier ; oh, facilement, s'il avait pu emporter toute la baraque, il l'aurait foutue sur son dos. Ah, si on était à Marseille, comme il aurait tiré un bon parti de tout ça !

A force de trifouiller, il finit par se fixer. Nous l'attendions depuis un quart d'heure ; passés dans des petites chambrettes, nous nous étions requinqués à neuf, en foutant au rancart nos sales frusques.

— Vous ne prenez pas deux complets, que me fait Tartouillard, en me pousant du coude.

Un me suffit, le magasin ne s'envolera pas ; quand celui que j'ai sur le poil sera usé, je repiquerai au truec.

— Moi, j'aime bien être approvisionné... deux vêtements, c'est pas de trop.

— Je vous passe vos deux vêtements ; ça dépend des goûts, ça. Mais c'est pas deux que vous emportez, c'est trois, si vous ôsiez, c'est toute la boîte que vous

tion, l'envie ne vous vient pas d'en abuser : ce n'est que quand on en a été privé plus ou moins, qu'en voulant se rattraper, on abuse... Quoique ça, faudrait pas croire qu'en Algérie nous sommes tous des petits saints et qu'il n'y a pas de poivrots.

— Nous y voilà, que s'esclame Tartouillard, vous avez encore des ivrognes ! Conséquemment, pour les mettre à la raison, quand ils sont en colère et qu'ils veulent tout casser et tout briser, et faut des sergents de ville !

— D'abord, s'il y a encore des ivrognes, c'est un reste du passé, dont sûrement on se débarrassera. En outre, comme les soulards ne s'ingurgitent que de la bonne marchandise, ils ne deviennent pas alcooliques, ou très peu : tant qu'on n'emmerde pas un ivrogne, c'est rare qu'il soit méchant... Vrai, nous aimons mieux endurer quelques douzaines de poivrots tapageurs, que de nous foutre des sergots sur le dos : caserait prendre un pavé pour érabouiller une mouche.

Nous étions arrivés au magasin ; c'était un sacré bazar, où étaient empilées toutes sortes de bricoles ; là encore, c'était aménagé de manière à ce qu'il y ait de la fraîcheur.

Sans nous arrêter à reluquer de droite et de gauche, nous allons, conduits par Vialord, tout droit au rayon des frusques.

Tartouillard était dans ses petits souliers, nom de dieu. Il flairait les machines qu'on lui collait sous le nez, les tâtaït et les retournaït dans tous les sens.

— Eh le commis, c'est-y de bon usage, ceci ?

— Pourquoi voulez-vous que ça soit mauvais ?

— Je sais bien ! Mais ça pourrait être de la pacotille...

— Nous ne savons pas faire de la pacotille : pourquoi nous amuserions-nous à en fabriquer, ça coûte aussi cher que la bonne marchandise ?

— Servez-moi de confiance, hein ! Ne me trompez pas, je reviendrai vous voir.

— J'ai pas à vous foutre dedans. Pour ce qui est de votre visite, si le cœur vous en dit, revenez, nous causerons un moment.

— Je reviendrai, non pas pour causer, mais pour faire des affaires avec vous.

emporteriez : c'est plus s'approvisionner, ça, c'est accaparer.

— Peuh, laisse donc, Père Peinard, qu'intervient Vialord, faut pas le contrarier pour une pareille fantaisie ; s'il aime ça avoir des manies sont utiles, non par. Toutes les manies ont qu'il aimerait vivre ici dans ce magasin, à tourner et retourner les marchandises, .. qu'il emporte ! Ça ne fait de tort à personne : y a de tout en abondance... Mais il se fait tard, j'ai le ventre aux talons, moi et vous ? Si nous songions à bouffer ; seulement nous ne rentrons pas à la maison, nous allons nous enquiller dans un restaurant par ici ; à deux pas y en a un. Tout en nous calant les joues, nous discuterons ce qu'on visitera après midi.

(A suivre.)

Paris. — Dimanche 2 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, salle Charles, 2, boulevard Barbès, réunion extraordinaire du groupe *Les Libertaires du XVIII^e*. Ordre du jour : Election de Clignancourt. — Urgence.

— Dimanche 2 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, grande soirée familiale, salle Charles, 2, boulevard Barbès.

Entrée, quatre sous.

Casteljaloux. — Samedi 15 novembre, conférence publique et contradictoire, suivie d'une soirée familiale, par le groupe de Bordeaux, à Casteljaloux.

Ordre du jour : La Société au lendemain de la Révolution.

Orateurs inscrits : Benoit et Lapeyre.

— Ousqu'aura lieu la réunion, en pleins champs ? J'y sais pas, les camaros ont oublié de le dire.

Reims. — Le groupe la Bibliothèque anarchiste prévient tous ceux qui voudraient grossir ses rangs ou qui tiendraient à lire sa collection de bouquins que ses réunions ont lieu tous les mercredis de 9 heures à 11 heures du soir rue de Vesle, 62, chez le compagnon Duchesne.

Vienne. — Paraîtra le 20 novembre : Le Procès des Anarchistes de Vienne devant la Cour d'assise de Grenoble.

Une brochure de 100 pages, prix 50 centimes.

Prrière aux compagnons et aux groupes de nous envoyer le plus tôt possible, et s'ils le peuvent, l'argent en même temps.

Note est prise de ceux qui nous ont envoyé ; aussitôt parue, la brochure leur sera expédiée.

Pour tout ce qui concerne la brochure, s'adresser au compagnon A. Orclin, 1, rue Saint-Martin, Vienne (Isère).

Alger. — Une floppée de jennes copains ont décidé de former un bon groupe de propagande. *Les Jeunes Vengeurs Algériens* combattront surtout le patriotisme, qui commence à avoir bougrement la jaunisse. Ils invitent tous les groupes de France, sans oublier les Macaronis, les Esponges, etc., à correspondre au plus tôt avec eux.

Les camarades qui pourraient disposer de vieux journaux et de brochures sont priés de les envoyer au compagnon Bonnardot, 7, rue du Tanger ; quant aux correspondances, les adresser au compagnon Bayeux, 3, impasse Levacher.

Le compagnon Sevrin est prié de donner de ses nouvelles aux compagnons de la Louvière, urgence.

Les camarades de l'International sont priés d'envoyer un numéro au compagnon Jean Motte, près des ateliers de la Croÿère, La Louvière.

Petite Poste. — M. Guise, — B. Narbonne. — S. St-Etienne. — B. Cognac. — W. Bruxelles. — M. Nantes. — T. St-Quentin. — S. Nancy. — A. Bordeaux. — M. Angers. — H. Bel Air. — G. Romans. — P. Lyon. — O. Reims. — G. Le Havre, reçu galette, merci.

DEPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

Sedan, Baiery, fond de Givonne, 44.
Cognac, Mme Desports, rue St-Martin.
— A. Bourdin, rue Chateaubriant.
Vernon, Albert Alexandre, café du XX^e siècle. Publications socialistes et anarchistes.

L'Imprimeur-Gérant : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard,
120, rue Lafayette, Paris.